

LA LUNE FAÇONNE NOTRE PENSÉE

MARCEL OTTE ET PIERRE NOIRET

*Marcel OTTE
est professeur de Préhistoire
à l'Université de Liège.
Il s'attache à définir l'esprit
des civilisations paléolithiques.*

*Pierre NOIRET
est chef de travaux
et préhistorien à l'Université de Liège.
Il travaille sur les civilisations
du Paléolithique supérieur européen.*

La fonction de l'esprit s'appuie sur un référent temporel. Le mouvement lunaire, le plus universel, aux rythmes courts et immuables, sert autant à bâtir la pensée qu'à organiser le déroulement du temps.

L'une des astuces conçues par l'esprit humain afin de combattre sa propre absurdité, consiste à maîtriser le déroulement du temps. L'écoulement continu de l'instant ouvre une béance sur l'angoisse, car tout y apparaît fluide, irréversible et fatal. La saisie de rythmes réguliers inverse cette tendance, au moins dans ses manifestations. Accrocher l'existence à des régularités, sidérales ou terrestres, autorise la perception d'un temps humain tout aussi cyclique et y apporte une forme d'intelligence, donc de préhension. Entretenues entre le vécu et l'observé, de telles analogies font alors glisser la saisie de phénomènes naturels dans une logique mécanique inversée: la pensée devient créatrice de ces événements, car elle les précède, les prédit et les annonce. Toute démarche scientifique se trouve d'ailleurs contenue dans un tel dialogue. Ce processus métaphysique universel explique et justifie les orientations données à tous les temples, à toutes les églises, à toute structure bâtie ou sélectionnée dans le paysage. Dans la pensée mythique, les chants, les rituels, les danses « provoquent », par leur régularité cérémonielle, les mouvements de la lune, du soleil, des constellations, des éclipses et des nouvelles saisons.

Parmi les référentiels les plus adéquats aux aspirations humaines, les phases lunaires correspondent très exactement à l'équilibre requis entre les jours, trop uniformes, et l'année, trop bouleversante. Durant le Pléistocène, les steppes sans fin de l'Eurasie, telles des océans terrestres, n'offrent qu'un seul référent cyclique: les mouvements lunaires, observables en tous points de ces immensités aux cieux perpétuellement dégagés, dans ces climats froids et secs. En effet, adaptées aux steppes, les populations possèdent un mode de vie nomade pour lequel la pertinence des mouvements solaires se trouve anéantie par leurs constants déplacements du point d'observation. Les calendriers utilisés par ces populations sont fondés sur le mois lunaire, comptant 28 jours. Ceux connus dans le Paléolithique européen s'agentent d'ailleurs sur une base de sept et de ses multiples, divisions naturelles du cycle lunaire complet et dont notre « semaine » poursuit l'usage. Cette pratique, fondamentale à l'esprit humain, reste si puissante que nos « calendriers » actuels s'articulent sur une succession de « mois » (du latin « mesurer ») et que la plupart des langues confondent encore les deux mots, tels que « moon » et « month » en anglais. Cette notion cardinale illustre

davantage encore sa pertinence dans le cas des systèmes calendaires conçus et utilisés dans les zones tropicales, là où les mouvements solaires saisonniers sont imperceptibles.

Le basculement vers le calendrier solaire s'est opéré de façon extrêmement superficielle et tardive, par juxtaposition de mois solaires. Il n'a pu s'opérer qu'au sein de civilisations sédentaires, en étroite combinaison avec les premières écritures. Il reste articulé en semaines et en mois lunaires et se trouve très déterminé par la fixité matérielle et opposée aux mouvements astraux, exprimée par les habitats «orientés», les champs cultivés et les temples, tels des agents interactifs avec le soleil, symbole d'une renaissance maîtrisée. Cependant, tout déplacement du point d'observation exige une référence lunaire comme l'utilisent les Indiens des Plaines pour leurs réunions cycliques, comme le suivent les pasteurs dont les rythmes de circulation imprègnent le calendrier islamique, encore en usage aujourd'hui. Plusieurs cas de calendriers intermédiaires sont attestés matériellement. Mais toutes les formes théoriques rappellent cette juxtaposition, comme notre fête de Pâques calculée par la lune.

La symbolique portée par le chiffre sept, elle-même induite par la durée des semaines lunaires, comporte une infinie multitude de combinaisons dans l'ensemble de la pensée anthropologique mondiale. Le chiffre sept maîtrise le temps qui passe, régit les rythmes biologiques et astraux, justifie la force fécondante, organise toute forme de vie. Des chapitres entiers sont consacrés à sa puissance universelle, observée inlassablement dans tous les traités consacrés à la symbolique générale.

Dans une synthèse fulgurante, Mircea Eliade rassemble les acceptions mythiques, symboliques, biologiques, économiques ou sociales issues du mouvement lunaire et observées de façon récurrente à travers toute l'humanité, toutes les traditions et tous les temps. Partout, la lune sert de référence aux pulsations de la vie, celle des sociétés humaines en premier lieu. Elle incarne le rythme régulier, de la naissance à la mort et jusqu'à la résurrection «naturelle» (après trois jours, d'absence de «nouvelle lune»). Toutes les fêtes saisonnières s'y trouvent donc liées, spécialement parce que la lune est pourvoyeuse d'eau, via la pluie ou les marées. Elle se manifeste symboliquement par les serpents, qui se renouvellent comme elle (lors de la mue) et fertilisent la terre où ils se dissimulent. Par les éclairs et les lignes brisées évoquant l'orage, la lune se trouve suggérée sur tout support. Ses croissants évoquent des liens avec les cornes de bovidés, donc avec la fécondité, dès le Néolithique et les débuts de l'élevage. Les cycles «menstruels» féminins présentent la manifestation biologique des rapports entretenus entre le cycle lunaire et la fécondité humaine. Les jeux perpétuels organisés entre les symboles terrestres de la lune (femmes, serpents, eau, cornes) décorent autant les temples que

Calendrier lunaire sibérien où sont indiquées les cérémonies (d'après Fitzhugh & Crowell, 1988, p. 82).



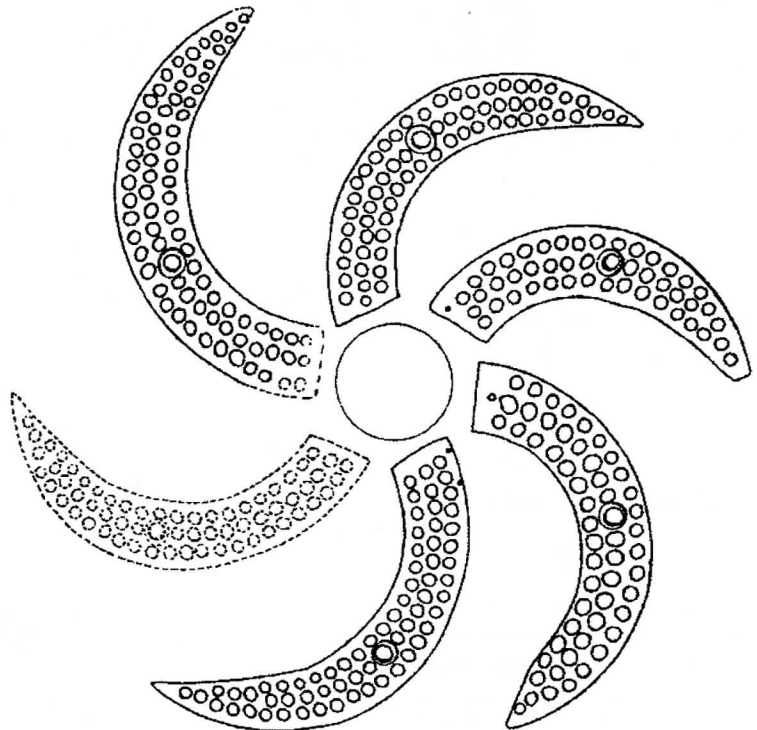
Calendrier lunaire découvert à Remouchamps, Belgique, Paléolithique supérieur final (d'après Dewez, 1974).

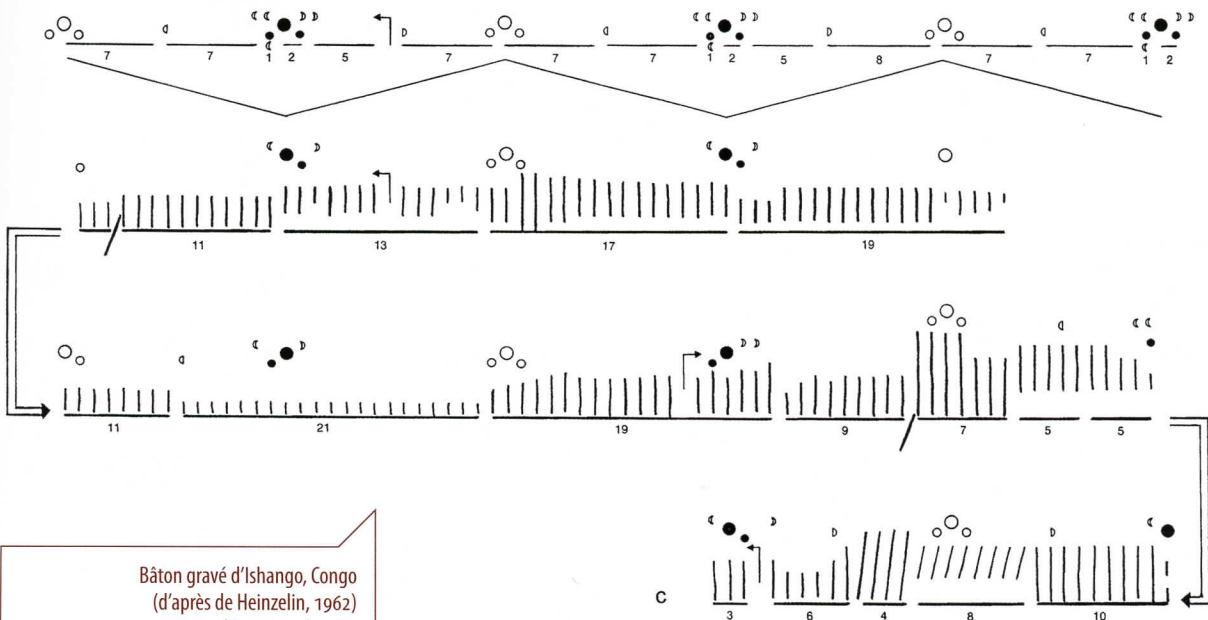
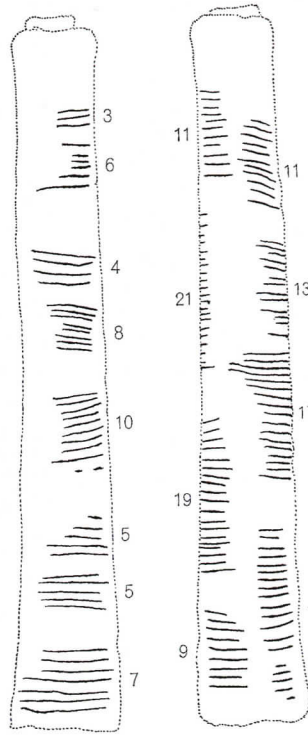
les récipients, les statuettes comme les peintures murales. Grâce à une documentation encyclopédique, Mircea Eliade illustre de tels rapports iconiques entretenus, autant entre les supports matériels que dans la mythologie ou le folklore, depuis le Nord-Ouest canadien jusqu'en Australie, en passant par toutes les civilisations historiques des Indes, de la Chine et de la Méditerranée. Les alphabets eux-mêmes seraient fondés sur la décomposition des phases lunaires, leur imposant la linéarité continue d'un déroulement cyclique.

Plus fondamentalement encore, Ernest Cassirer retrouve cette puissance dans toute mythologie, dans tout fondement religieux, voire comme axe de la pensée elle-même. Le chiffre sept de la semaine accomplit la perfection mathématique et philosophique, car il additionne les quatre directions de l'espace à celles des trois directions du temps (haut, bas, centre). À ce niveau, le chiffre sept, issu de la lune, structure la puissance fondamentale de la pensée humaine, il participe à l'élaboration de la conscience de sa propre existence.

Par ses clins d'œil réguliers, la lune nous offre la cohérence de la pensée.

Calendrier luni-solaire du IV^e millénaire
au Proche-Orient (d'après Perrot, 2003).





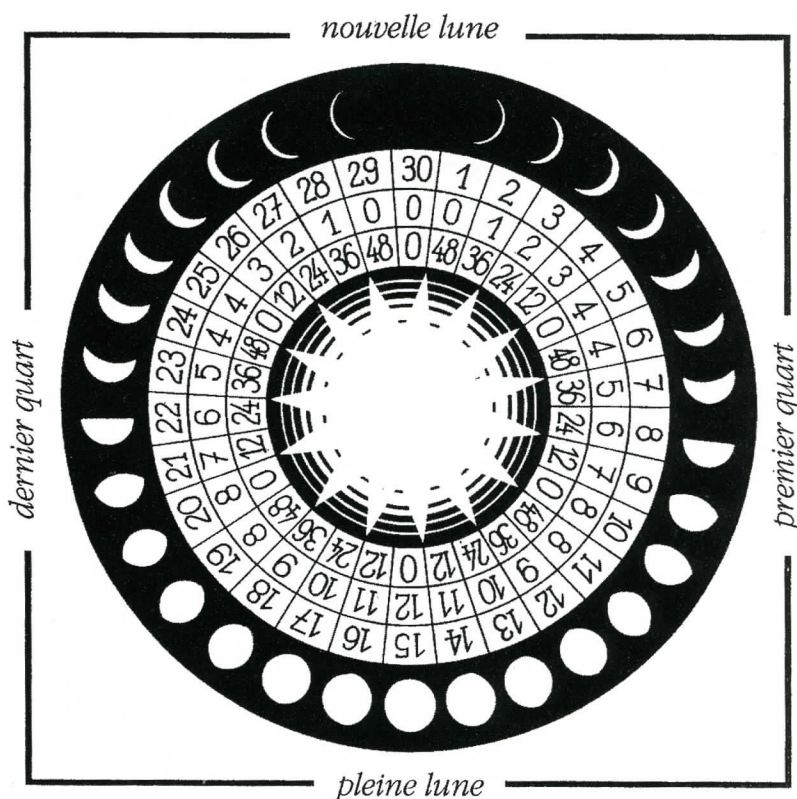
Bâton gravé d'Ishango, Congo
 (d'après de Heinzelin, 1962)
 et son décryptage lunaire
 (d'après Marshack, 1972).

Schéma du calendrier luni-solaire celtique, réalisé par Vescoli (1996).

Le cercle central correspond à 6 cycles de 5 années solaires, divisés chacun en 62 lunaisons (une année celtique correspond à 12 lunaisons, soit 12 mois de 29 ou 30 jours).

Le cercle médian montre : en haut, les trois nuits où la lune n'est pas visible (0), c'est-à-dire la nouvelle lune, puis 13 nuits (de 1 à 11) menant à la nuit de la pleine lune (12); suivent 13 autres nuits (de 11 à 1) avant de retrouver les trois nuits de nouvelle lune.

Le cercle extérieur correspond au mois lunaire (de 29,5 jours), avec les phases bien connues.

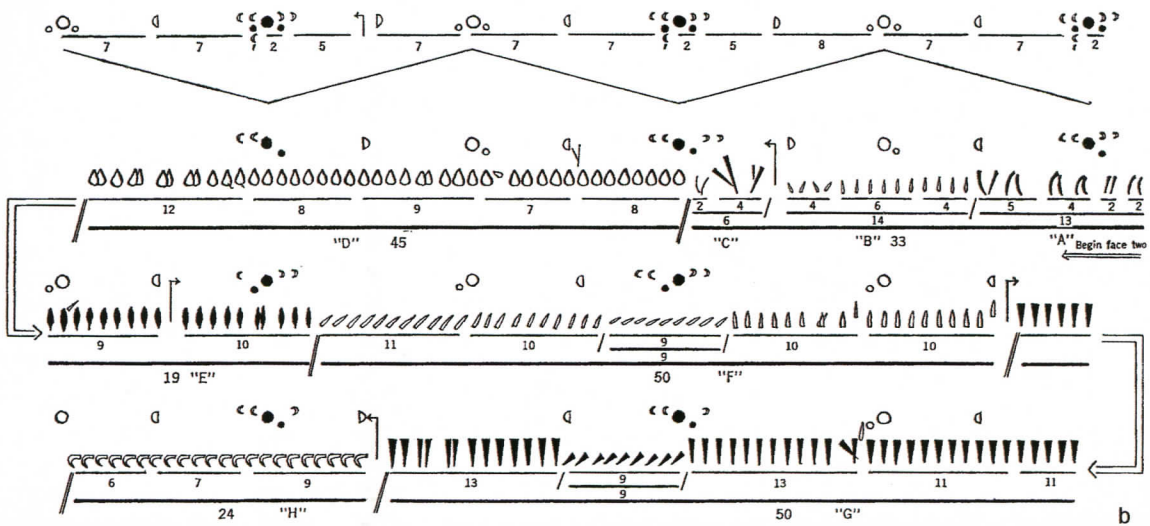
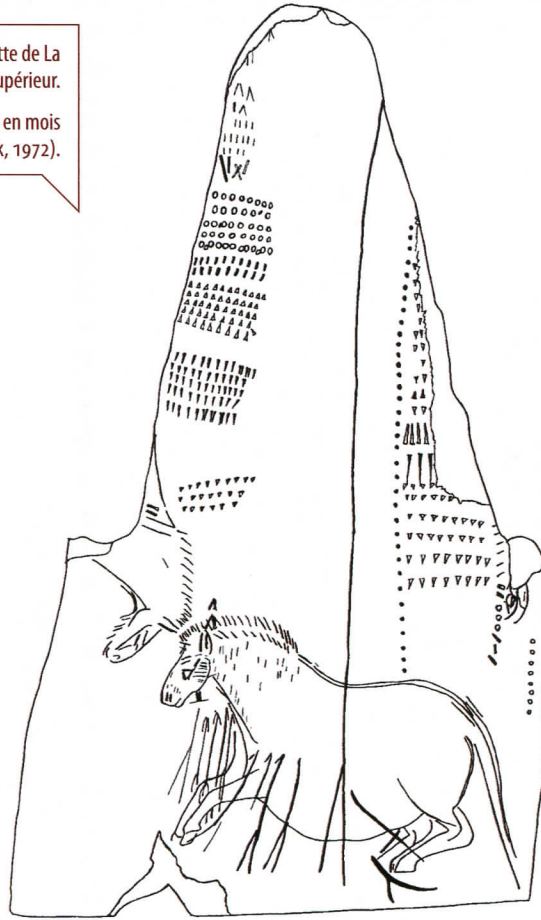


RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- E. CASSIRER, 1972, *La Philosophie des formes symboliques*. Vol. 2. *La pensée mythique*, Paris, Éditions de Minuit.
- J. CHEVALIER & A. GHEERBRANT, 1982, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont.
- P. COUDERC, 1946, *Le calendrier*, Paris, PUF.
- J. de HEINZELIN, 1962, *Ishango*, *Scientific American*, 206, pp. 105-116.
- M. DEWEZ, 1974, *New hypothesis concerning two engraved bones from la Grotte de Remouchamps, Belgium*, *World Archaeology*, 5 (3), pp. 338-345.
- M. ELIADE, 1974, *Traité d'histoire des Religions*, nouvelle édition, Paris, Payot (1^{re} édition : 1949).
- W. FITZHUGH & A. CROWELL, 1988, *Crossroads of Continents*, Washington, Smithsonian Institution.
- A. MARSHACK, 1972, *Les racines de la civilisation. Les sources cognitives de l'Art, du symbole et de la notation chez les premiers hommes*, Paris, Plon.
- J. PERROT, 2003, *Le plus vieux calendrier du Monde*, *Archéologia*, 404, pp. 4-5.
- M. VESCOLI, 1996, *Calendrier celtique*, Arles, Actes Sud.

Calendrier lunaire de la grotte de La Marche, France, Paléolithique supérieur.

Reproduction et décomposition en mois lunaires (d'après Marshack, 1972).



ÉCLATS DE LUNE

ENTRE SCIENCE
ET IMAGINAIRE

